

Favorite pour remplacer Maillard, Rebecca Ruiz est prête

CANDIDATE Elle est celle que les socialistes vaudois enverront au front pour tenter de conserver le siège de PYM au Conseil d'État. Un défi logique dans un parcours politique météorique.

CHRISTOPHE PASSER
christophe.passer@lematindimanche.ch

Pour la bousculer un peu, juste pour voir, on lui dit d'entrée qu'elle a parfois la réputation d'être «psychorigide, comme souvent les socialistes». Elle se met à rire, genre ça commence bien, plutôt que de se mettre sur la défensive. On osera même imaginer que la pique la décontracte, finalement. Elle sait depuis toujours que la politique est affaire aussi d'image, et la sienne participe plutôt d'une sorte de sérieux presque intimidant: quand Rebecca Ruiz est en face de vous, elle tient ce regard droit qui transperce, et vous garde presque à distance.

Dans quelques mois, la conseillère nationale mènera, à 36 ans seulement, une bataille inédite: celle d'une élection partielle au Conseil d'État vaudois, le siège de Pierre-Yves Maillard se retrouvant vacant ce printemps, après son élection d'il y a quelques jours à la tête de l'Union syndicale suisse. «Non, on ne se projette pas à l'avance pour ce type d'élection. Tout au plus, j'imaginai qu'un jour ou l'autre, je serais candidate à un Exécutif, celui de

des seules manières de pouvoir suivre des études. Mais plus tard durant son parcours, il a eu une révélation théologique: le protestantisme l'a passionnée, au point de quitter l'Espagne et de venir l'étudier à Neuchâtel. Il s'est converti.» Là réside sûrement l'une des clés de la complexité en Rebecca Ruiz: ce mélange unique entre la chaleur espagnole et la rigueur protestante. «Mes parents parlaient beaucoup de politique à la maison. Très vite, ils m'ont emmenée avec eux dans les meetings, les congrès socialistes.» Son père travailla aussi durant vingt ans à la «Frat», la Fraternité du Centre social protestant vaudois. «Oscar Tosato, futur municipal lausannois, était un de ses collègues. Je le connais depuis que je suis gamine.»

Parcours scolaire sans anicroche, «J'étais bonne élève», qui la mène à l'Université de Lausanne, où elle se lance en sociologie et en criminologie. «Aussi loin que je me souviens, les histoires policières m'ont toujours complètement passionnée. À l'adolescence, j'étais une lectrice assidue d'Agatha Christie. Une histoire comme celle de l'Ordre du Temple solaire me fascinait. Mes parents découpaient pour moi tous les articles à ce sujet.» Assez vite - elle a une douzaine d'années - une journée d'orientation scolaire lui avait fait découvrir la criminologie, ou la possibilité de se former en police scientifique. «Mais j'étais moins attirée par ce côté «Experts», dit-elle.

C'est durant ses études qu'elle s'inscrit au Parti socialiste. Presque illico, Rebecca Ruiz se retrouve au comité de sa section lausannoise. «Un siège était vacant, et j'étais déjà prête à beaucoup m'engager.» En 2006, à 24 ans, elle est élue au Conseil communal, le Législatif de la ville. «C'était une relative surprise, qui s'expliquait sans doute par l'implication de mes parents dans le social, depuis des années. J'ai bénéficié de ce réseau.» Tout s'accéléra deux ans plus tard, quand elle se retrouve présidente de la section lausannoise du PS. «C'est là que j'ai énormément appris. On doit gérer non seulement des dossiers,

En dates

1982

Naissance à Lausanne, le 4 février, de parents d'origine espagnole. Elle a une grande demi-sœur, née d'un premier mariage de sa mère.

2008

Après des études en sciences sociales et en criminologie, elle devient présidente de la section lausannoise du Parti socialiste, et contribue à en faire une machine à gagner les élections.

2014

Suite au départ de Berne de la députée Josiane Aubert, elle entre au Conseil national.

écrire des papiers de position sur les domaines les plus divers, mais il y a aussi une fonction politique et humaine dans la gestion des élections, la préparation des listes et des candidats.» Elle se revendique «prudente» («Je déteste m'exprimer si je ne connais pas bien de quoi on parle, alors je dis que je rappelle, et je m'informe avant»), mais explique cependant qu'elle n'a pas peur des conflits, préférant mettre les problèmes «sur la table». «Le fait que je sois criminologue m'a aussi conduite à pousser pour que le PS développe un discours sur ce thème, à Lausanne et ailleurs. Jusque-là, on avait tendance à laisser ce thème à la droite. Il arrive un moment où il faut prendre ses responsabilités.» En 2012, c'est elle qui est chargée d'aller expliquer au municipal popiste Marc Vuilleumier qu'il doit lâcher le dicastère policier, en pleine crise, que le socialiste Grégoire Junod va alors reprendre.

Conseillère nationale à 32 ans

Elle croit aux étapes, aux apprentissages. Députée au Grand Conseil vaudois dès 2012, elle était aussi la première des vident-ensuite lors de l'élection au Conseil national un an plus tôt. En 2014, la députée Josiane Aubert quitte Berne, laissant son siège à Rebecca Ruiz, réélue l'année suivante. Membre de la Commission de la sécurité sociale et de la santé publique, elle s'est beaucoup positionnée sur ces thèmes, qui recourent, évidemment, ceux du département tenu par Maillard...

Cet automne 2018 est aussi celui de la transparence, avec les affaires d'invitations, avantages et notes de frais qui bousculent le personnel politique entre Lausanne et Genève. Elle n'a guère envie de parler du cas de Géraldine Savary, «une amie», et préfère souligner que les socialistes ont toujours appelé de leurs vœux un financement des partis public et transparent, accompagné de règlements clairs. Et elle, qui assista aussi à un concert à Grenade à l'invitation de l'inévitable Frederik Paulsen, a-t-elle eu peur que l'affaire s'envenime? «Franchement, non. C'est lors

d'un voyage officiel de deux jours en Ukraine, en 2012, (ndlr: destiné à rendre hommage à la colonie suisse de Chabag) que je l'ai rencontrée. Je ne connaissais personne, à part la conseillère d'État Jacqueline de Quattro. Je m'appelle Ruiz: Monsieur Paulsen m'a questionnée sur mes origines, m'a parlé de ce festival, à Grenade, que son entreprise sponsorisait. Je le connais depuis l'enfance, j'y ai parfois assisté avec ma tante. Ensuite, chaque année, Monsieur Paulsen m'envoyait le pro-

«Vous n'imaginez pas le nombre d'invitations et sollicitations que l'on reçoit. C'est à chacun de faire le tri»

Rebecca Ruiz

gramme par e-mail, me disant que si j'étais dans la région, il proposait que je vienne voir un spectacle. J'ai décliné plusieurs fois, parce que je n'allais pas à Grenade. En 2014, j'y étais, dans ma famille et à mes frais. J'ai reçu deux billets de concert à 45 euros. C'est tout.» Elle soupire, dans ce Café du Grütli qu'elle a choisi pour les photos. Quand on lui demande pourquoi ici, elle rappelle que c'est là que le PS local est né - «Il y a même une plaque» -, sourit-elle. Elle se remet du rouge à lèvres.

«Comme politicien, notamment à Berne, vous n'imaginez pas le nombre d'invitations que l'on reçoit. C'est à chacun de faire le tri, au plus près de son éthique et de sa conscience.» Elle regarde l'heure. Elle doit rejoindre sa fille (elle a deux enfants de 5 ans et un an et demi avec son mari, Benoît Gaillard, autre personnalité politique lausannoise). Elle a promis de regarder avec elle le son et lumière sur la place de la Palud. Elle sera à l'heure, la lumière danse sur la façade. Rebecca Ruiz est prête.

«Candidate, ce n'est pas une décision facile, ou à prendre à la légère, juste parce qu'un poste passe devant vous»

Rebecca Ruiz

Lausanne ou celui du canton. Mais je ne savais pas quand.» Elle ne pensait pas non plus forcément que Maillard, locomotive quasi historique des socialistes vaudois, s'en irait à ce moment-là. «Pour l'USS, il se murmurait aussi les noms d'autres candidats, il n'était donc pas si évident qu'il se lance.» Quand elle a senti les signes monter, la constellation des possibles s'aligner, elle s'est cependant mise à y réfléchir. «Oui, réfléchir: ce n'est pas une décision facile, ou à prendre à la légère, juste parce qu'un poste passe devant vous. J'aime mon travail à Berne, et il s'agit d'abord de savoir si on a les qualités pour un poste gouvernemental, et ensuite, quelles sont les chances de gagner.» Chez les socialistes, une fois annoncée, sa candidature a fait le vide, les autres intéressés se désistant les uns après les autres. Rebecca Ruiz semble, pour le moment, ultrafavorite. Elle modère: «Je ne crois pas un instant que ce soit gagné d'avance. On va se retrouver avec un combat gauche-droite classique, dans un canton qui penche à droite.» Mais une droite qui apparaît hésitante - le PLR voudra-t-il tenter sa chance, laissera-t-il l'UDC mener le combat, avec qui? - et divisée, les deux partis n'ayant pas montré une grande solidarité entre eux ces dernières années, écrit-on par goût de l'euphémisme.

Jeune mais précoce

Elle est jeune, on l'a dit, mais elle n'est pas une débutante pour autant. Car la politique est venue à elle dès l'enfance, avec des parents espagnols, marqués par leur engagement socialiste, auprès du PSOE, le Parti socialiste ouvrier espagnol. «Mon père est andalou. Ma mère y a aussi des origines, mais elle vient de Madrid.» Si sa maman est arrivée en Suisse avec ses parents, alors qu'elle avait 17 ans, son papa a suivi un chemin plus inédit: «Il était petit séminariste en Andalousie, ce qui était aussi une



Rebecca Ruiz, saisie au Café du Grütli, haut lieu des bistrotts historiques de Lausanne. Yvain Genevay